AN I — BUENOS AIRES, 12 NOVEMBRE 1895 — NUM. 1

PRIX: CHACUN SELON SES FORCES

LE CYCLONE

ORGANE COMMUNISTE ANARCHISTE

PRIX: CHACUN SELON SES FORCES

Pour tout ce qui concerne le journal s'adresser CASILLA CORREO 1120

AUX CAMARADES

Et au public exploité en général nous présentons ce nouveau-né, espérant qu'on lui sera bon accueil et qu'on voudra bien sacrifier quelques minutes à la lecture et à l'étude des idées qu'il développera.

LE CYCLONE tel est le titre que nous lui donnons. Il ne sera pas tendre pour nos ennemis les bourgeois, car il tachera de faire respirer aux travailleurs son souffle de haine contre les capitalistes. Nous pensons qu'il sera de quelque utilité de faire toucher du doigt à l'ouvrier la plaie dont il souffre et aussi de lui faire bien comprendre qu'en Amérique comme en Europe il y a des exploiteurs qui le pressurent.

Il faut qu'il soit bien persuadé que la plus grosse part de ce qu'il produit ne sert qu'à satisfaire les vices d'une minorité de blasés qui non contents de jouir de sa sueur, le méprisent et le considèrent d'une race tout à fait inférieure.

Franchement il est insupportable de voir ces fils de parvenus, pavaner leur présomptueuse inutilité dans des équipages luxueux, jetant un regard de dédain sur l'ouvrier qui leur a confectionné l'habit, sur le forgeron qui a battu le fer de leur voiture, sur le professeur qui à force de patience et de servilité leur enfonce dans le cerveau quelques notions de français ou d'italien.

Nous voulons combattre à outrance cette caste bourgeoise qui a pris la place des caciques des temps passés.

Nous savons parfaitement que les jouisseurs défendront avec rage les biens qu'il n'ont même pas acquis, qu'ils tiennent de leurs pères qui les avaient volés.

Mais ils auront beau se démener et appeler à leur aide tonte la valetaille qui les sert sous le nom d'armée ou de police, leur règne aura bientôt cessé, car ils représentent le petit nombre et nous représentons les masses, ils sont l'injustice et l'inegalité et nous sommes la justice et l'égalité. Nous croyons d'autre part que le bourgeois ne se rangera pas à notre idéal anarchique par les raisonnements que nous pourrons lui tenir, mais que par la dinamite on aura de meilleurs résultats. La guerre sera toute d'extermination. Elle a déjà commencé par les mouvements isolés. Soyons certains que ces mouvements ne sont que le prélude d'une révolution en masse qui n'est pas lointaine.

La société actuelle, toute d'iniquités, tremble sur sa base. Encore quelques oscillations et elle s'effondrera.

Donc sapons de toutes nos forces ses fondements altérés. Unissons tous nos courages et espérons que la lutte suprême ne tardera pas.

LE CYCLONE paraîtra par souscription volontaire. Que les camarades nous aident de façon à ce que nous puissions le répandre à profusion et le plus souvent possible.

A L'ŒUVRE COMPAGNONS

Au grand désespoir de la société bourgeoise qui fait de vains efforts pour enrayer le mouvement subversif des prolétaires l'idée anarchiste s'infiltre de plus en plus dans les masses ouvrières qui enfin paraissent devoir comprendre que l'exploitation de leur sueur a assez duré. Aux quatre coins du vieux monde l'opprimé s'agite sous une forme ou sous une autre. Son cerveau n'accepte plus avec la passivité des sesf du moyen âge que son droit à l'existence soit primé par la force de ses oppresseurs. Les racines de l'idée anarchique jeteés un peu au hasard dans des milieux divers par des hommes, désirant le bonheur de l'humanité, déjà s'implantent avee force dans un terrain qui devient de plus en plus propice. Au fond de sa campagne le paysan lui-même sort de cette léthargie qu'il semblait avoir pour toujours reçue en partage, comme un héritage des anciens esclaves de la terre, proprieté inaliénable des antiques chatelains.

Son intelligence se développe et son esprit s'ouvre aux larges conceptions d'une humanité à refondre, d'une famille nouvelle à fonder, celle où tous ses membres vivront dans une harmonie parfaite. Il n'est plus cet animal farouche, attaché à la terre qu'il fouille et cultive avee opiniâtreté, sans autre pensée que celle de manger un morceau de pain noir, quand le clocher du village sonnera midi, sans autre horizon que celui de son champ ou de sa forêt, sans autre espoir que celui de crever misérablement sur le grabat qui orne la chaumière de ses ancêtres ou d'être pendu haut et court à la fenêtre d'une des tours du chateau voisin.

Il n'est plus cet être à la pensée calleuse comme les mains, à l'esprit lourd comme les pas pesants de ses bœufs, au dos voûté avant l'âge par l'habitude de ne jamais regarder au dessus de sa tête.

La voix pénétrante de l'émancipation sociale a frappé son oreille et a reveillé ses sens accablés. Chez cet homme dont l'énergie cérébrale paraissait pour toujours èteinte, la nature généreuse a repris ses droits.

Déjà Monsieur le Percepteur ou Monsieur le Receveur ne sont plus pour lui des ètres supérieurs à qui l'on doit le respect, mais bien des sangsues habillées qui le pressurent, qui lui sucent ce qu'il a de meilleur, les rouages d'une machine puissante qui s'appelle l'administration, les valets d'un gouvernement exécré qui lui prend de gré ou de force une bonne part de sa récolte et cela en échange de quelques routes construites, quelques monuments élevés dans les grandes villes qu'il ne verra jamais, et dont profitent seuls les bourgeois ses ennemis naturels.

La cruelle expérience d'un bon nombre de siècles lui enseigne que les lois ont é té faites toujours au profit de leurs promulgateurs, que tous les gouvernements l'ont exploité chacun à sa façon, pelé par l'un et tondu par l'autre. Le temps n'est plus où tous couraient au vote le dimanche des élections avec l'espoir que l'urne enfin accoucherait d'un candidat qni saurait faire respecter leurs droits, et leur donnerait le bien être qu'ils méritent et auquel ils aspirent de père en fils depuis des milliers d'années. Une indifférence profonde à suivi ces généreux transports du lendemain des révolutions que le peuple a faites, mais que la bourgeiosie a tournées à son profit. Chacun sait maintenant qu'à part la différence de voix, tonante chez les uns, aigre chez les autres, tous les candidats à la fondation du bonheur des ouvriers sur un siège de député ou de sénateur, ont la même valeur psychologique. Chacun sait que tous promettront à tous le ciel avec ses saints pour avoir l'honneur de les représenter au Congrès, quittes ensuite à ne rien faire qui puisse améliorer le sort de ceux qui le sont mis au pouvoir.

Aux grands mots et aux belles phrases la multitude ne se laisse plus prendre; elle ne se contente plus de fallacieuses promesses, Il lui faut des réalités, du pain à manger selon sa faim, des habits à mettre selon son besoin, des plaisirs selon ses goûts. Elle comprend qu'étant la productrice universelle, elle a le droit de jouir de ses produits avant tout autre.

Voyez cette belle dame au sourire altier briller dans un salon de ce qu'on appelle la haute société. De larges anneaux de rubis et de diamants aux facettes éclatantes ornent ses doigts et peut-être à l'heure même le mineur qui a arraché ces trésors à la terre, l'habile ouvrier qui les a taillés, se meurent de faim et de fatigues sur un lit qui n'en est pas un. Le cordonnier et ses enfants cheminent souvent sans bottines tandis que le prince Jaune en a trente deux paires de toutes les couleurs dans sa garçonnière du boulevard. Le tailleur n'a souvent qu'un habit ouvertà toutes les intempéries tandis que le Petit Sucrier ena des centaines de rechange pour ses chevaux et ses chiens qui n'en ont pas besoin. La laboureur manque souvent de ce blé qu'il fait produire à la terre, pendant que les greniers des Dreyfus de toutes les nations en regorgent. Le conducteur de porcs aux abattoirs n'aura pas un simple bout de saucisson légitime à sa rentrée à la maison, pendant que d'énormes boudins à l'odeur appétissante ornent la cuisine de la plantureuse bourgeoise. Il ya peu de travailleurs qui puissent se payer tous les dimanches la poule au pot du fameux Henri IV, mais par contre le palais délicat des bourgeois n'est déjà plus satisfait avec la tendre chair des gras chapons, il lui faut le raffinement des faisans truffés, des dindes truffées, des foies truffés, des gibiers exotiques préparés selon les savantes combinaisons de cuisiniers émérites.

La modiste éveillée des grandes villes qui, de ses doigts agiles, fabrique le chapeau des belles dames et l'ornemente avec le goût le plus pur de ces plumes aux couleurs diverses d'oiseaux les plus rares, n'a peut-être pas dans son bahut un ruban qui agrémenterait le sien. La courageuse ouvrière qui du matin dès l'aube jusqu'au soir au crépuscule tisse la soie, n'a peut-être jamais eu de sa vie une paire de bas en soie, tandis sa noble maîtresse, la respectable madone du patron de son atelier, a un stock de chemises en soie noire dont elle change à chaque assaut de ses nombreuse amants. Et il en est ainsi dans tous les métiers; à chaque échelon de l'échelle sociale le puissant vit du faible; il est le parasite officiel, la pieuvre immonde qui tend ses tentacules visqueux sur tonte proie à sa portée. Mais au-dessus d'elle, sa pieuse mère, la Loi, veille à sa sécurité. Elle la protège de tout son code retors, de la force armée qu'elle a su se créer, et à sa propre sureté elle fait servir ses victimes.

Gorgée de sang jusqu'à en dégorger, la pieuvre ne lâche cependant pas sa proie. Insatiable dans ses appétits féroces, elle suce jusqu'à la moelle des os de ses victimes. Sa tête émerge horrible et reflète toutes les passions et tous les vices.Par fois un opprimé se révolte et pour se dégager de son étreinte redoutable, il lui coupe un de ses nombreux bras. Mais un autre repousse aussi terrible que l'autre. C'est la tête qu'il faut atteindre, c'est-là qu'il faut viser, camarades, et alors d'eux-mêmes les tentacules tomberont et enfin l'on aura l'harmonie parfaite dans la fraternité des êtres humains.

Ne nous laissons pas intimider par la grosse voix de la bourgeoisie qui nous menace à chaque instant de faire parler ses canons. Sa force n'est qu'illusoire et repose toute entière sur la bonne ou mauvaise volonté de ceux qu'elle exploite. Or ces derniers, las de toujours travailler pour des êtres inutiles qui ne savent que les torturer, se refusent de plus en plus à rester bêtes de somme. Ils estiment qu'ils ont assez souffert et que leur tour de jouir est bien venu. Au même panier ils jettent Dieu, au nom duquel les religions les ont tenus si longtemps esclaves et la patrie qui leur demande leur sang pour la grande satisfaction de quelques ambitieux. Le temps est proche où le soldat n'écoutera plus la voix des chefs voulant le lancer à l'assaut contre ses frères. L'armée ne sera plus que le souvenir d'une institution dégradante qui aura affligé de tous les maux les générations passées.

L'idée anarchique s'impose d'elle-même à ceux qui veulent bien se donner la peine de l'étudier. Et son étude ne demande pas des efforts considérables de raionnement e d'imagination. Un peu de bon sens suffit pour comprendre que le capital enlève au travailleur la meilleure part de ce qu'il produit pour la transformer en métallique qui ne se plus désormais qu'à satisfaire les appétits de ceux qui détiennent—et ceux-ci sont les bourgeois—Donc en pr

mier lieu suppression du capital, si l'on veut supprimer les bourgeois ou destruction des bourgeois si l'on veut détruire le capital—Tous les gouvernements sous quelque forme qu'on les prenne, protègent le capital, étant eux-mêmes capitalistes. Donc il ne faut pas non plus de gouvernement, si l'on ne veut pas de capitalistes.—L'on sait que les riches inventèrent les religions pour mieux exploiter les pauvres, donc pas de religion.

Et alors quand tous les préjugés de la vieille société auront disparu du sein des masses, l'harmonie universelle s'établira naturellement. Mais pour en arriver à déraciner toutes les superstitions qui nous enchainent, nous avons à lutter contre l'hydre hideuse qui a nom la bourgeoisie-et nous devons lutter sans trêve avec toutes les armes que nous pouvons avoir sous nos mains. Certains orateurs vous diront que la question sociale pourra se résoudre pacifiquement. Croyez que ceux-là ne sont que des mystificateurs ou des imbéciles. La force seule triomphera, et non la raison, de la résistance des exploiteurs à se laisser dépossédér de leurs privilèges.

Donc à l'œuvre, camarades, allons de l'avant. Faisons le plus de propagande possible sous toutes les formes, à l'atelier, au café, dans l'armée, et jusques dans les postes de police où parfois l'on nous enferme pour avoir professé librement nos idées. Et surtout n'oublions pas que c'est la tête de la pieuvre qu'il faut couper si nous voulons nous débarrasser de ses suçoirs monstrueux.

LA GUERRE SOCIALE

La société moderne craque de toutes parts; son effondrement n'est qu'une question de temps.

Ne nous laissons pas ensevelir sous les décombres, et, n'attendons pas ces évolutions amenées, par le temps, qui sont le frein enrayant la marche vers la liberté et l'égalité.

Il est une arme terrible que tous les oppresés possèdent et dont ils doivent se servir pour anéantir les instruments de servitude qui ont courbé la plèbe sous les fourches caudines du potentat: cette arme a nom

LA HAINE

Soulevons donc la haine, non de l'homme contre l'homme; mais de l'individu contre chaque membre des classes appelées dirigeantes.

La violence entraîne la violence: par elle les castes nous ont dominés, et, c'est par Elle que nous devons les anéantir.

Les oppresseurs terrorisent, terrorisons aussi!

La société actuelle est une combinaison d'intérêts et d'appetits; les castes et les classes se subdivisent et se multiplient a l'infini.

C'est pourquoi l'opression est toujours plus grande.

L'antagonisme entre eux est à l'état latent, et c'est le groupement le plus audacieux qui escalade le pouvoir, toujours sur des monceaux de cadavres, jusqu'au jour où il sera renversé par les mêmes moyens.

Le mal endémique des vaincus de l'*ordre social*, réside donc dans ces groupements d'individus connus sous le nom de parti.

C'est la lèpre moderne qu'il faut détruire en supprimant du nombre des vivants ceux qui en sont atteints.

Nous procéderons par les représailles que la bourgeoisie nous enseigne, nous pratiquerons comme ces prétendus honnêtes gens; nous les décimerons, à notre tour un à un, de même qu'ils nous empoisonnent individuellement.

On nous considère comme des fauves. Eh bien, soit! puisqu'on nous traite en fauves, plus il y aura de têtes de fonctionnaires abattues, mieux ça vaudra.

C'est le droit de défense, c'est le droit de la guerre!

La haine, voilà l'arme des déshérités à employer contre les jouisseurs et les repus de nos sueurs.

Développons chez tous les mécontents, cette passion née des monstruosités et des iniquités perpetrées depuis des siècles par les puissants et leurs valets.

Il n'est pas besoin qu'ils se groupent, les dirigeants ne demanderaient que cela pour les mitrailler en masse et remplir leurs bagnes avec ceux qui auraient échappé au massacre des soldats.

Quoique nous ayons été vaincus dans tous les temps et dans tous les âges, soyons forts dans cette révolution future.

Ce passé nous a donné de grandes leçons et nous ne ferons plus la guerre sociale comme Spartacus á la tête de 300,000 esclaves, marchant en masse serrée contre les légions romaines. Non, c'est en tirailleurs sur tous les points du globe que nous engagerons la lutte. Nous n avons pas besoin de nous déplacer pour nous rallier à une aile gauch e ou droite; nous laissons de coté la tactique.

Vous pourrez chercher nos légions avec vos soudards, vous ne nous trouverez pas rassemblés comme des moutons; chacun de nous sera pour vous une terreur, insaisisoable.

Tirez donc à boulet ou à mitraille, peu importe, vous aurez beau chercher si c'est le fusil chasse-pot ou Lebel ou autre que nous employons, vous n'y verrez que du feu.

Sachez bien seulement une chose, c'est que sur les 1,200 millions d'hommes qui convrent la surface terrestre, les 900 millions de dépossédés sont vos ennemis.

Nous exciterons leur mécontentement et leur haine, entendez-vous bien, et vous ne pourrez les désarmer, car on n'emprisonne ni on ne tue la pensée.

Notre enseignement sera court, la lumière se fera vite dans les esprits, car nous aurons, pour nous aider, un auxiliaire puissant ce seront les tiraillements d'entrailles provoqués par des jeûnes continuels.

Nous sommes les soldats du désespoir et de la misère, et mourir pour mourir, nous vous combattrons ainsi que vos pandores jusqu'à ce que nous ayons fait de vous le fumier nécessaire pour engraisser nos champs devenus stériles par vos vols et vos exploitations.

Oui, vous tous, fonctionnaires de tous ordres, bourgeois on financiers de toutes nuances, appartenant à tel ou tel parti, ou à tel ou tel clan, traîne-sabres et galonnards, policiers ou magistrats, prêtres ou députés de tout acabit, souteneurs de l'édifice social, oui, tremblez dans vos palais, tremblez dans vos festins et vos superbes theâtres, tremblez dans la rue, tremblez, tremblez toujours. Déjà vous avez laissé échapper des cris de détresse, vous avez été troublés au beau millien de vos orgies; par les actes de quelques hardis compagnons.

Vous vous êtes efforcé d'étouffer la voix du prolétariat, proclamant son droit à l'existence, et pour ce, vous avez pendu à Chicago des hommes reconnus innocents de ce dont vous les aviez accusés, vous avez guillotiné en France, fusillé des jeunes gens des deux sexes à Fourmies, vous avez fusillé et garroté en Espagne, vous avez persecuté et emprisonné partout, mettant ainsi des milliers de familles dans le deuil et la misère. Aujourd'hui les restes des Ravachol, Pallás, Vaillant, Emile Henry, Salvador, Caserio, etc., comme aussi ceux que vous avez assassinés par les tourments les plus abominables crient vengeance. Ceux-là n'existent plus, mais leurs idées de justice que vous n'avez pu détruire, pour lesquelles ils ont vécu et ont éré assassinés subsistent.

Oui, bourgeois, tremblez, car des milliers de déshérités ignorant jusqu'ici l'énormité de vos infamies, ont recueilli les paroles étouffées par le couperet de la guillotine et la corde, aujourd'hui ils sont les soldats de la haine et de la faim.

Tremblez, car le jour est proche où cette armée de misèrables engagera le combat du bien contre le mal.

Et chacun d'eux sans prendre de mot d'ordre, sans organisation ou plan de guerre, vous fracassera le crâne, partout où il vous rencontrera.

Et alors le tocsin de la vengance sonnera le ralliement des gueux.

Avec vos temples d'iniquités et d'infamies, où vous faites négoce de la justice et outragez l'humanité, vous périrez, tout sera détruit, pulverisé par l'incendie, ce seront des feux de joie qui éclairer ont le combat de la guerre sociale.

Nous ne voulons qu'aucun vestige de votre civilisation subsiste; tremblez, les colères populaires s'échauffent, et lorsqu'elles feront explosion, vos cris de désespoir ne seront pas entendus, pas plus que vous n'entendez les râles de ceux des nôtres, qui, victimes de votre férocité pourrisent dans le fond de vos cachots immondes.

Et disons le encore, nous serons sans pitié pour vous.

Une ère nouvelle succédera à l'œuvre destructrice, l'ère ds la Paix, de la Liberté et de la Solidarité Universelle.

A BAS LES PATRON-I

Alerte travailleurs naïfs!

En garde contre ces sinistres hypocrites qui ont nom *socialistes* et qui ont l'astucieuse prétention de vouloir représenter l'intérêt de la classe exploitée.

Nous devons vous ouvrir les yeux contre leurs machinations jésuitiques.

Demandez à un certain Patroni qui s'intitule représentant de la classe ouvrière, porquoi sous le nom de *Inortap*, se sert-il de la presse bourgeoise pour couvrir de son venin de mystificateur ambitieux ceux qui ont véritablement à cœur l'émancipation sociale.

N'est ce pas assez catégorique?

Un individu qui s'intitule *socialiste*! c'est-à-dire ennemi de la classe capitaliste, ennemi de la bourgeoisie, se sert des colonnes des torche-culs bourgeois pour faire sa propagande que nous appelons anti-socialiste.

Pour un socialo à la manque ceci ne nous étonne pas. Mais ce que nous voulons c'est avertir ses *naïfs admirateurs*, que leur Cicerone compte arriver a l'émancipation de ses moutons en s'alliant à la bourgeosie.

Pas d'erreur possible: c'est palpapable. A Inortap dans les colonnes de *El Tiempo* et Patroni au milieu de ses petits agneaux, de lever en public son masque qu il y a déjà longtemps nous avions soullevé. Ce qu'il veut et ce que toujours il a voulu, c'est être bourgeois avec les bourgeois et socialiste avec ces malheureux ouvriers qu'il mystifie. Ce qu'il veut c'est se servir de vos corps, entendez-vous, vous qui croyez à la bonne foi de ces bêtes féroces et lâches—pour escalader le pouvoir et exploiter vos bras après avoir exploité votre bonne foi.

Charogne va!

LA QUESTION SOCIALE

Exsiste-t-il une question sociale?

Voilà une demande qui surgit sur les lèvres de la majorité des hommes, lorsqu'il y a quelques années, le grand mouvement ouvrier, caractérisé dans la propagande comuniste-anarchiste forcèrent les hommes à sortir de leur caparaçonnée indifférence et d'envisager le grand problème jeté à la face du vieux monde, rongé par la corruption, la misère et l'hypocrisie, par une poignée d'hommes nouveaux et forts.

Au premier abord, ceux qui s'affublaient du titre pompeux de «savants» haussèrent les épaules en signe de compassion, et après avoir du haut de leur tribune déclaré, qu'il n'existait pas de question sociale, mais qu'il y avait simplement des riches et des pauvres—ce qui équivalait à reconaître la question sociale—se renforcèrent majestueusement dans leur manteau d'egoïsme et de sotte érudition.

Mais ce ne fut pas pour longtemps; la marche que prenait la propagande anarchiste, et l'enthousiasme, que partout soulevait l'idée, firent reparaître le bout du nez des pseudo «savants», qui, plantèrent là leurs livres rongés par la poussiére, qui n'ont de la valeur que parcequ'ils n'y entendent goutte—et furent surpris que l'on traitât sans eux des problèmes plus hardis que le dechiffrement de hiérogliphes égyptiens, ou de savoir pourquoi les chats retombent toujours sur leurs pattes.

Il ne fut plus question de nier l'existence de la question sociale, mais bien de la resoudre à son plus grand bénéfice.

C'est ainsi que l'on vit surgir de tous cotés des socialistes de nouvelle trempe. Empereurs, rois, capitalistes, prêtres, journalistes, patrons et simple bourgeois, tous se déclarérent amis protecteurs et défenseurs de la classe productive; des programmes, des manifestes de toutes couleurs, furent jetés à millions sur le monde, et les prolétaires furent stupéfaits—pour peu, ils auraient crié au miracle—devant cette subite métamorphose d'empereurs galeux, de journalistes corrompus, de bourgeois égorgeurs et de prères hypocrites.

Mais, tous ces sinistres farceurs, crurent qu'il suffirait de se déclarer socialistes pour résondre la question sociale et d'engager le mouvement en leur faveur; ils oubliérent qu'ils étaient de trop fâcheuse mémoire et que leurs opinions pesaient peu dans la grande balance populaire.

De toutes les solutions, il n'en est certainement pas comme la solution anarchiste-comuniste qui trouva tant de résistance parmi les puissants de la terre, soit savants, prêtres, capitalistes, gouvernants officiels.

Que veulent ces bandits «sans foi ni loi»? Détruire nos privilèges! nous enlever nos armes! fondre nos écus! détruire la sainte propriété! ét notre sacro-famille! au meurtre! à l'échafaud!

De toutes parts, on entendit les rugis sements des digérants. Mais peu importe, l'idée marcha; chassés ici, emprisonnés là, persécutés, guillotinés, garrotés, pendus, les compagnons de l'idée nouvelle la propagèrent toujours et sans relâche et endurèrent avec un indifférent mépris les sottes cruantés qu'on leur faisait endurer.

L'Idée franchit les mers. Et ici, le pays aux vastes plaines incultes, qui ne demandent qu'à produire, l'anarchie progressa, attira et attire continuellement dans ses puissantsbras tous ceux qui souffrent, tous ceux qui ont un cœur pour aimer et haïr et un cerveau pour penser.

Les bourgeois argentins, à l'unisson de leurs égaux d'Europe, ne cessent de clamer, que dans leur riche pays il ne peut exister une question sociale, car tout le monde y trouve à sastisfaire ses nécessités.

Ah! Ces beaux messieurs! Il ne peut exister de question sociale dans «votre» riche pays?

Nous voudrions bien vous croire et nous nous considérerions trés heureux de vivre au milieu d'un peuple libre d'entraves et de préjugés, où la sombre misère n'y trouverait que porte close, où la prostitution serait un monstre inconnu, l'exploitation de l'homme par l'homme une vieille légende, la propriété un mythe et n'avoir en fait de lois à suivre que celles de sa propre nature. Mais hélas! il n'en est point ainsi; et vous n'avez qu'à consulter vos listes d'assistance publique—pour vous en convaincre.

Visitez une fois l'ntérieur des ménages pauvres où l'achat d'une culotte ou d'une paire de souliers est un problème quasi insoluble; faites une tournée dan les prisons et comparez les Détenus aux agioteurs de la Bourse, aux banquiers, aux capitalistes. Etudiez la vie du producteur et comparez-là à la vôtre, messieurs les «honnêtes» repus et après, si vous avez du cœur vous comprendrez, si ici, oui ou non il existe une question sociale à résondre, aussi ardue et impérieuse qu'en Europe.

Mieux que cela. Dans un pays où la faim serait inconnue, où le peuple ne manquerait jamais ni de pain, ni d'habit ni de logis, mais qui végéterait dans la misère intellectuelle, la question sociale n'on existerait pas moins.

Car il ne suffit pas que le peuple digère, il lui faut aussi cette nourriture morale sans laquelle l'homme n'est pas ou n'existe que comme brute satisfaite.

Certes ces immenses plaines sont fertiles, mas à quoi serviraient-elles sans l'agriculteur?

Ce vaste territoire renferme dans son sein des richesses innombrables que l'organisation actuelle de la société empêche d'utiliser.

Ecutez, argentins! Chez «vous» comme ailleurs, la prostitution est règlementée, l'ouvrier et l'agriculteur sont exploités, spoliés; ici aussi il existe des palais somptueux et de tristes cabanes; des prisons regorgeant de victimes, des lois qui oppriment; ici comme ailleurs règnent puissants, la propiété, le capital l'autorité et la famille—la vôtre—; ici comme ailleurs le riche opprime le pauvre, l'instruit, l'ignorant, le fort, le faible. Donc la question sociale existe.

Et malgré vos anathèmes, vos stupides persécutions, l'ANARCHIE, seule pourra résondre le grand problème de la Question Sociale.

AU THÉATRE LA VICTORIA

Les socialistes nous ont déjà et souvent donné des preuves de leur lâcheté. Nous savons parfaitement qu'ils se sont mis au rang des pires mouchards. Aussi ne nous étonnons pas des arrestations en masse opérées samedi soir à leur réunion du Théâtre la Victoria.

Trop poltrons pour discuter pied à pied leurs idées et craignant que leurs théories ne fussent reçues à coups de poing par la masse des auditeurs, ils avaient appelé à leur aide la valetaille qui garde les bourgeois, la police ignoble. Le fameux et tenace Patroni, malgré ses nombreux échecs, ne désespère cependant pas encore de faire trimpher l'application de ses théories, quoique les ouvriers n'en veuillent plus. Il s'accroche avec désespoir à toutes les branches qu'il trouve à sa portée. Il voit que la chaise curule lui échappe et il en vomit de rage.

Mais sa bave ne nous émeut guère. Dailleurs il n'aura plus personne à mystifier bientôt, car tous les ouvriers verront clair dans ses machinations.

Donc un camarade ayant demandé la parole après avoir laissé un socialo quelconque développer sa thèse absurde qui cherche la liberté au moyen de patrons, on lui refusa naturellement, et naturellement aussi nous protestâmes hautement contre cet acte autoritaire.

En ce moment même la lumière s'éteignit et les coups plurent dru comme grêle de part et d'autre. Déjà massés aux portes, comme nous nous y attendions, les chiens de Mrs les bourgeois, leur chef en tête, fondirent dans la salle comme une trombe, et en route pour le «départament». Cela n'empêcha pas quelques camarades de crier encore au milieu des sbires: Vive l'anarchie! Crions nous aussi: A bas la bourgeoisie et à bas les socialistes.

GREVE MISERABLE

Les ouvriers peintres se sont déclarés en grêve. Et quelle grêve misère!

En premier lieu, la majeure partie était en faveur de la grêve générale; mais les ambitieux, ceux qui ont intérêt à ce que la marmite ne bouille pas trop fort dans la crainte qu'elle ne saute, ont si bien su contourner le mouvement qu'on rejeta la grêve générale et l'on opta pour la partielle.

Nous nous demandons ce que les exploités pourront gagner en agissant ainsi. C'est le comble de l'ingénuité.

Croyez-vous, malheureuses machines à produire, que, quand même vos exploiteurs accèderaient à vos réclamations, que votre sort, en sera pour cela amélioré? Si les patrons vous font travailler, croyez vous que çà soit pour vous faire plaisir et afin que vous puissiez vivre aisément: c'est ne pas connaître ces vampires? Et soyez persuadés que les bourgeois s'arrangeront toujours de manière à ce que votre position reste la même, si vous demandez du pain en pleurnichant comme des mômes qui n'ont pas la force de se servir eux-mêmes.

Vous ne serez réellement plus exploités que le jour où vous crèverez la peau à tous les exploiteurs et à tous ceux qui voudront barrer la route de votre émancipation, sous quelques couleurs qu'ils puissent se présenter.

UN DERNIER MOT

Par les camarades qui, samedi dernier dans la nuit, furent emmenés au département, nous apprenons que Mrs les socialistes se comportèrent d'une façon encore plus ignoble que nous ne l'aurions pensé. En effet ils pénétrèrent dans tous les *calabozos* avec les chefs des mouchards, pour leur indiquer quels étaient ceux des nôtres, qui selon eux, avaient été les promoteurs du désordre. Ainsi plusieurs camarades par la lâche dénonciation du fameux Patroni n'obtinrent pas leur liberté.

Mais pourquoi ces Messieurs ne se font-ils pas policiers? C'est bien le seul rôle qui leur convienne, mais qu'ils ne chantent plus à l'ouvrier qu'ils désirent son émancipation et son bonheur.

RESOLUTION et REVOLUTION!!

MANIFESTE DES CROUPES SOCIALISTES

Ralliés á l'ANARCHIE

ADRESSÉ A LEURS EX-CAMARADES DU

Parti-Ouvrier-Socialiste-Revolutionaire-Argentin

Nous avons reçu d'n groupe de camarades le manifeste suivant:

Camarades!

Après avoir étudié et raisonné froidement les évènements qui viennent de s'acomplir en Europe et en Amérique, centres dans lesquels les forçats de la misère et du travail sont également écrasés sous le joug d'une sociéte, dont la cupidité n'a d'égale que la cruelle barbarie de sa soi-disant civilisation, et:

Ayant constaté formellement que la lutte telle qu'elle est entreprise par le parti ouvrier socialiste, est, et restera totalement stérile, autant par les compromissions et les duplicités des chefs ou représentants du dit parti, que par l'hypocrisie capitaliste qui, tous les jours, le mot d'humanité à la bouche réussit parfaitement à calmer la plèbe imbécile, alors que le capitalisme lui-même ne rève toujours que d'avoir del'or pour nous affamer, et des canons pour nous mitrailler. De plus:

Ayant rapproché deux faits historiques et indéniables, qui à deux époques bien différentes, nous montrent jusqu'à l'évidence, de quel côté se trouvent les veritables et intransigeants adversaires du capital, et conséquemment le seul redoutable danger pour lui-même, et qu'en fait, l'*internationalisme des travailleurs* sous une forme ou sous une autre, a eu seul le don de frapper à la base, et faire trembler les tyrans de tout accabit, en même temps que le capital, bien mieux surtout en 1894, sous la forme anarchiste—au sein de laquelle, les plus formidables énergies se sont franchement et intelligemment manifestées dans l'action, sans aucune ambition—qu'en 1869 et 1871, où, sous la forme simplement internationale, quelques intelligentes énergies ont pu aussi, mais pendant peu de temps, montrer quelque valeur, étouffées ensuite sous les compétitions et l'ambition des individus qui bien mieux que la réaction, causèrent la perte de cette formule révolutionaire.

Nous, travailleurs de langue fran aise, après un profond examen de la situation disons-nous, et convaincus de l'impossibilité de remedier à l'état actuel des choses par la voie du systême parlementaire, fût-il même, à l'entière disposition des travailleurs eux-mêmes, parce que l'exercice du pouvoir aussi bien que la cupidité les corrompraient aussitôt, et n'en feraient que de nouveaux tyrans, d'autant plus cruels que le besoin de s'enrichir tous à la fois, ne laisserait aucune exception à la voracité générale, *Déclarons être désormais résolus:*

1. *A Renoncer* au sus-dit parti-ouvrier-socialiste, à sa pompe, et à ses œuvres opportunistes, et à nous ériger au contraire, en adversaires achar-

nés de toute forme de gouvernement et de toute représentation afin de faire dorénavant nos affaires personellement.

2. A être, et rester en révolte ouverte contre toutes les lois de la société ennemie;

3. *A nier et combattre* les préjugés de l'*Honneur* et de la *Probité*, dont seuls les tyrans et capitalistes qui les ont inventés, n'ont jamais eu la bêtise d'être imbus, et pour cause, et conséquemment *à nous approprier* par tous les moyens, petits ou grands et sous toutes les formes, les ressources nécessaires à notre existence individuelle, *ainsi que la nature elle-même, nous l'ordonne en nous donnant la vie.*

4. *A nier et combattre* dans tous nos actes et rapports entre travailleurs, le préjugé du *Patriotisme*, au nom duquel on nous ruine et fait massacrer;

5. *A recourir sans aucune pitié*, à toutes extrêmes violences et moyens scientifiques ou autres pour détruire jusqu'en ses racines, la société qui nous martyrise au nom de la civilisation.

RÉSOLUTION ET RÉVOLUTION

Tel est dorénavant notre unique programme!

MOYENS D'ACTION ET CONSIDÉRATIONS

qui nous serviront désormais pour appliquer notre programme:

1. Nous refusons de prendre part au vote de quelque genre qu'il soit, afin de ne plus servir de piédestal à personne, et d'éviter de placer par ce moyen jésuite, des groupes et même des fédérations entières dans la main et sous la férule des chefs ou autres représentants, qui fatalement grisés par l'influence qu'ils exercent, se laissent aller à parlementer avec l'autorité policière, et finalement sous une promesse quelconque capitulent sans mot dire, sous un ordre simple, ainsi que ce fait, *au grand scandale du sus-dit parti révolutionnaire*, s'est produit encore tout récemment au Père-Lachaise, où sans la moindre velléité d'énergie ou de rebellion, ces chefs sans doute suffisamment gavés ou achetés, nous forçaient à être lâches au souvenir de l'écrasement colossal des révoltés d'antan!

Donc, à-bas le vote! à-bas les chefs!!

2. *Nous refuserons* en masse d'obtempérer aux déclarations et demarches auxquelles les lois de nos ennemis nous ont trop longtemps soumis. *Nous refuserons* autant que nos intérêts individuels n'auront pas à en souffrir, le mariage civil aussi bien et au même titre que l'autre. . . . *Nous refuserons* les déclarations de naissance de nos enfants pour éviter tout contrôle sur eux, autant que pour les soustraire à la caserne abrutissante. L'Etat-civil n'étant nécessaire à la société spoliatrice, que pour lui permetre d'une part, de surveiller les parias de la misère durant toute leur vie, les traquer et les atteindre au même titre et comme des bêtes de somme, jusqu'au seuil de la mort, alors que d'autre part, ce même Etat-civil est nécessaire aux spoliateurs eux-mêmes, pour assurer l'hérédité à leur progéniture. Sans Etat-civil, l'organisation et l'administration de cette société panamiste sont lettres-mortes, c'est-à-dire impossibles!

Donc, à-bas et feu à l'Etat-civil!!

(A suivre).

MOUVEMENT SOCIAL

Le 20 du mois dernier la bourgeosie de Buenos Aires, a été prise d'une frayeur épouvantable: Son sommeil s'est transformé en cauchemar farci de bombe, dinamite, poignards-empoisonnés, petrole, etc., pendant plusieurs nuits.

Les orateurs du meeting presque tous anarchistes, ont soulevé l'enthousiasme de la foule qui répondait par les cris de vive l'Anarchie! Vive Caserio! Vive la Revolution Sociale! Oui, la journée du 19 octobre démontre le progrès que fait dans ce pays, la grande idée régénératrice.

Quelques orateurs, des «futurs mange populo» appelés «socialistes» ont été reçus par la foule, comme ils le méritent, et les à bas les polichinelles, à bas les saltimbanques du 4me Etat, n'ont pas manqué.

Nous ne sommes plus des moutons à tondre nous sommes des hommes, et nous n'avons plus besoin de tuteur. Nous sommes très sastifaits que la canaille bourgeoise, elle même reconnaisse que son jour d'extermination est proche. Ah oui, fichtre! quand nous marcherons dans son sang, quand nous verrons leurs tripes grasses s'étaler au soleil sur les pavés, les redingotes et les gibus remplir les boites aux ordures, l'ouvrier pourra dire qu'il est libre, qu'il est homme, qu'il a enfin brisé la chaîne qui le tenait esclave.

Oh! canailles! que la terre sera bien purgée le jour où nous vivrons sans maître, où tous les hommes pourront agir, dire, ce qu'ils pensent.

Qui dit autorité, dit esclavage.

Qui dit anarchie dit liberté.

Oui, LE CYCLONE poussé par l'idée du juste, arrachera toute pourriture sur son passage: lois, Gouvernements, Autorité, Religions, Capital, luxe et misère: alers l'anarchie s'imposera et la liberté règnera.

Camarades: nous devons regarder de près la tactique qu'emploie la bourgeoisie dans ses révolutions: nous avons eu sous nos yeux et nous avous encore à Cuba une lutte que nous pouvous étudier et qui peut-être sera utile à la Revolutions sociale. Nous savons déja que les deux partis sont bourgeois, l'un ronge l'os et l'autre veut le ronger; l'uncommande et l'autre veut commander, l'un a comme armée des cuiraseés de guerre, canons, bayonnettes, l'autre a la dinamite, le feu et le pillage.

Nous avons bien vu que ces trois dernières forces sont supérieures aux premières. Quand les révolutionaires ont fait usage de la dinamite dirigée contre les lignes de chemin de fer et les ponts, ces derniers ont été rompus, et ces moutons ou manequins (appellés soldats) qui se trouvaient dessus ou dedans n'ont fait-qu'une bouillie.

L'incendie, la grande arme qui doit jouer un grand rôle dans la révolution sociale, épouvante l'armée de Martinez Campos; et la met—dans l'impossibilité d'avancer.

N'avons nous pas vu la fameuse armée françcaise à Madagascar, brulant tout sur son passage, les officiers violant les jeunes filles, les soldats fusillant les enfants et les vieillards.

Une fois fini ils avaient leur chemin libre et ils marchaient de l'avant.

Donc nous savons ce qu'il nous reste á faire: dans l'humanité «un pour tous et tous pour un».

Nous aurons le cœur plus dur que le marbre, tous les riches mâles ou femelles, grands ou petits succomberont sous nos coups; l'ouvrier n'a qu'un ennemi c'est le puissant, qu'on le nomme Anglais, Italien, Russe, Americain ou Chinois; blanc ou noir, peu nous importe «notre ennemi c'est nòtre maître» a dit La Fontaine, donc camarades: mort aux maîtres et vivent les hommes libres.

ESPAGNE—Les crétins d'Espagne se trouvent assez ennuyés, par les temps qui courent exhibant leurs comédie, ils veulent á la force abrutir les prolétaires, avec leur Bon-Dieu en les conduisant dans les rues comme des moutons.

Nos bons religieux appellent ça «procession» et nos bons patriotes appellent ça armée, l'un et l'autre se valent: tout est bon à mettre dans «Jules-Thomas.

Nous donnons la nouvelle telle que les journaux bourgeois nour l'envoient:

Madrid, 31 octobre—On annonce de Huelva que la procession du rosaire a été assaillie à coups de pierres par la population.

Il y eu de nombreux blessés.

«Même tuyau».

Bilbao, 31—Une bombe a été lancée dans le couvent de Cordezuela, en Biscaye.

Son explosion a occassioné de graves dégats et une grande panique.

On nous seringue que l'Archevêque de Seville a cassé sa pipe; s'il était au moins le dernier de tous ces cochons à l'engrais.

UN BON POINT—La petite (Villa Mazzini) située sur la l'isière de la juridiction de Buenos Aires a été le 30 octobre dernier ls théâtre d'un acte de justice.

Le justicier nommé Facioti ayant une discusion avec son singe Fiemi, qui ne voulait pas casquer la quinzaine, lui régala un coup de couteau qui lui traversa le côté gauche: Deuxième acte, Facioti s'apprêtait à lui trancher le cou quand les misérables ouvriers qui travaillaient avec lui vinrent le désarmer.

Le justicier a heureusement réussi à prendre la clef des champs. Son exploiteur est déjà dans le royaume des taupes.

Si tous les ouvriers agissaient ainsi les bourgeois auraient bientôt fini de se moquer de nous.

COMMUNICATIONS

Le groupe «La Expropiacion» nous prie d'insérer l'annonce suivante:

Nous avons á la disposition des camarades les brochures suivantes en langue Espagnole.

1° Declaraciones de G. Etievant—2° A mi hermano el Campesino—3° Como nos Diezman—4° Ravachol—5° La anarquía en la evolución socialista—6° Entre campesinos.

Prochainement nous publierons la brochure intitulée «El Salariado» de notre camarade P. Kropotkine.

Toutes nos sympathies à l'activité de ce groupe qui en peu de temps a publié toutes ces brochures.

Courage, camarades, en avant et toujours de l'avant.

Avisamos á todos los compañeros que pronto verá la luz en Buenos Aires un nuevo batallador, dedicado á defender los principios comunista-anárquicos, por medio de la prensa y que tendrá por nombre «La Voz de Ravachol».

Avisamos al mismo tiempo que saldrá cuando pueda y por medio de la ayuda de todos los compañeros que quieran contribuir á su publicación que lo hagan, pues será por medio de suscripción voluntaria y se admitirán escritos en Francés, Italiano, Portugués y Español.

Tenemos á bien comunicaros que según sus fuerzas, va á introducir varias reformas en él, que á no dudar serán del agrado de nuestros compañeros.

En vente á la librairie calle Esmeralda 574 les journaux et livres suivants:

«Les Temps Nouveaux»—«La Sociale»—«Le Plébéien» «Le Cyclone».

PIERRE KROPOTKINE — Les Paroles d'un Revolté—La Conquête du Pain (traduction en espagnol).

JEAN GRAVE—La Société Future—La Société au lendemain de la revolution—La Société Mourante et l'Anarchie (traduction en espagnol).

A. HAMON—Les Hommes et les théories de l'Anarchie—Psychologie du Militaire professionel—Psychologie de l'Anarchiste socialiste.

MICHEL BAKOUNINE—Dieu et l'Etat.

ŒUVRES—SEBASTIEN FAURE—La Douleur Universelle Malato—De la Commune á l'Anarchie.

JOHN HENRY MACKAY—Anarchistes.

Journaux Anarchistes en cour de publication dans l'Amérique du Sud:

EL PERSEGUIDO—B. Salbans, casilla correo 1120—Buenos Aires.

LA QUESTIONE SOCIALE—Calle Corrientes 2039—Buenos Aires.

LA ANARQUIA—J. Gimenez, casilla correo 22—La Plata.

LA LIBRE INICIATIVA—C. Gino, casilla correo 258—Rosario de Santa Fé.

LA VERDAD—Casilla correo 228—Rosario de Santa Fé.

EL OPRIMIDO—Progreso 71—Luján.

EL DERECHO Á LA VIDA—Casilla correo 305—Montevideo.

L'AVVENIRE—Casilla correo 739.

LE CYCLONE se trouve en vente dans tous les kiosques de la Capitale.

LISTE DE SOUSCRIPTION

Vive la dynamite 10.00—Uno que no los da 5.00—LE CYCLONE 5.00—Amar 3.00—Deux bons zig 1.00—Vive Caserio 0.25—Une jeune compagne révolutionaire 2.00—Burgués gallego 0.50—Vive Ravachol 0.50—† 2.00—Un yenois 2.00—Total 31.25

Tirage de 1500 exemplaires $ 35—Frais de poste $ 5—Total $ 40—Deficit $ 8.75.

